

Du côté de chez Sagan

Par Jean-Paul Enthoven, publié le 06/12/2007

A l'époque-en ce temps que les moins de 30 ans ne peuvent pas connaître-Annick Geille était la jeune rédactrice en chef du magazine Playboy Vive, Bretonne, brunette, elle s'était alors fait une spécialité de glisser en contrebande quelques textes d'écrivains en vue parmi les posters de playmates. Et ce genre de tribune, un peu canaille, tentait la plupart-de Barthes à Dolto. Bientôt, ce fut donc le tour de Françoise Sagan, qui, séduite par la dynamique Annick, n'hésita pas à se mêler aux effeuilleuses. Interview, sympathie, amitié, émois-la brunette n'en revenait pas d'être si promptement admise dans l'intimité de l'« adorable petit monstre ». Très vite, elle se fait des idées, s'installe dans le caravansérail cosu de la rue d'Alésia, découvre le charme de la bohème chic. Un peu de sexe ? Oui, bien sûr : Sagan aimait bien picorer de-ci, de-là, les corps qui passaient à proximité-à condition de ne rien changer à ses habitudes.

Et ses habitudes, en ces années Giscard-Mitterrand, c'était : l'écriture (forcenée, car le fisc est pressant) ; Peggy Roche (la très élégante compagne officielle de Sagan) ; le manoir d'Equemauville, la maison de Cajarc (dans le Lot) avec les copains, le casino de Deauville (il fallait bien se refaire de temps à autre) ; les intimes-parmi lesquels, à la place d'honneur, le cher Bernard Frank, qui aimait bien la réputation de génie méconnu que Sagan lui sculptait depuis leur folle jeunesse. Annick est éblouie par tout ce qu'elle voit, pense que le talent ambiant peut féconder le sien, s'éprend, rêve-puis se réveille quand Sagan, soudain, passe à autre chose. L'amour ? Le petit monstre n'y croyait pas trop. La passion ? « Deux ans, disait-elle, dans le meilleur des cas . » La groupie de l'artiste ne s'en remet pas.

Or la chronique qu'elle nous offre aujourd'hui-pas si mal écrite, assez fidèle à la vérité, même si les thuriféraires trouveront certainement à y redire-est précieuse à plus d'un titre : car elle montre, au jour le jour, la prodigieuse-donc cruelle-liberté de Sagan ; sa façon assez unique de ne jamais rompre ; de placer la littérature au-dessus des humains ; d'imposer la loi de ses désirs changeants-de faire, au fond, ce que bon lui semble.

Dans ce livre-mi-document, mi-courrier du coeur-, Annick Geille détaille ainsi le quotidien d'une fratrie hors norme : alcool, palfium, Coca-Cola, Callas, décapotables, désinvolture sentimentale. Sous sa plume enamorée, la Sagan prend pourtant des allures de Merteuil manipulatrice et Frank devient une sorte de Valmont bougon.

A cet égard, l'intrigue rebondit prodigieusement lorsque la narratrice raconte comment elle quitta les bras de son icône pour aller (était-elle téléguidée par Sagan elle-même ?) dans ceux de Bernard Frank-où elle ne resta pas davantage. Elle pleure encore, bien sûr, mais que n'avait-elle compris : dans cette bande, comme dans celle de Sartre-Beauvoir, les intrus n'avaient droit qu'à des faveurs provisoires. Et les complicités de base (Peggy-Bernard-Françoise) avaient tôt fait de broyer les imprudents. On est triste pour Annick. On est heureux pour la légende de Sagan.

On ne peut cependant s'empêcher d'être bizarrement ému devant ce témoignage sensible et délicieusement mièvre : Sagan n'est plus, comme Frank, comme Peggy Roche ; et l'on jubile de les voir encore aller et venir entre leurs scotchs, leurs cigarettes mentholées, leur passion exclusive des mots, de la mélancolie, des idées. Quant à la romancière de cette chronique vraie, elle ne doit pas trop se plaindre d'avoir été un peu bousculée par ces amants d'envergure : elle leur doit son meilleur livre. Et ce n'est pas rien.

oOo